L'AIRE-NEUVE.

ARGUMENT.

L'Aire-Neuve est par excellence la fête de l'agriculture. Lorsque la surface de l'aire n'est plus unie, et que les caillous ou les crevasses défendent au rouleau qui doit y recueillir le blé, de glisser aisément; le laboureur fait publier une aire-neuve. La veille du jour indiqué, quelques heures avant minuit, on voit des charrettes chargées de terre glaise et de barriques d'eau, se diriger en silence vers son habitation, et chercher derrière les arbres une position telle qu'elles puissent, au coup de minuit, s'élancer dans l'aire et gagner des rubans qui sont destinés aux premiers rendus.

Dès que l'aurore se lève, chaque cultivateur vient à tour de rôle déposer, sur l'aire, la terre dont sa charrette est pleine; puis on y verse de l'eau, et l'on fait galopper en cercle, parmi le mortier que produit ce mélange, des chevaux aux crins ornés de rubans aux couleurs éclatantes; il est des cantons où l'on dresse une table au centre de l'aire; sur cette table on place un fauteuil, on enlève la plus belle jeune fille de l'assemblée, on l'y fait asseoir, et on ne la délivre que sur la promesse de quelque gracieuse rançon.

Huit jours après, quand l'aire, suffisamment foulée par les pieds des chevaux, est séchée, on y danse pour l'apla-

nir et la fête recommence ; quelquefois des jeunes filles, portant sur la tête des vases remplis de fleurs, ouvrent ces danses par une ronde ; puis le biniou sonne, la bombarde y mêle ses notes plus sonores, et les chaînes des danseurs ne tardent pas à se mouvoir. Ces chaînes s'allongent insensiblement, se déployent, se croisent au gré des instruments et s'enlacent, se replient sur elles-mêmes, comme des serpents ; se fuient, reviennent, se fuient encore, se déroulent et s'élancent avec une mesure parfaite.

Vers le soir, on se rend, au son de la musique, dans le verger voisin, pour assister aux luttes. Le fils aîné du paysan qui donne l'aire-neuve marche en tête en élevant triomphalement une croix que domine un chapeau neuf orné de velours, de brillants et de chenille, et d'où flottent au vent des rubans et des ceintures de laine de mille couleurs ; ce sont les prix ; souvent on y ajoute un mouton. La croix est plantée au milieu du verger, le mouton est couché à ses pieds ; on forme une enceinte au moyen de pieux et de cordes ; les juges du combat s'y placent, la foule reste à l'extérieur ; les femmes et les jeunes filles apparaissent çà et là sur les arbres d'alentour, à demi cachées dans le feuillage.

Un premier champion se présente, il a les cheveux noués sur le derrière de la tête, un simple caleçon et les pieds nus ; les enfants de douze à quinze ans luttent d'abord, puis les jeunes gens, et enfin les hommes. Le lutteur en entrant en lice s'empare de l'un des prix, fait le tour de l'enceinte en le tenant élevé, et si personne ne s'offre pour le lui disputer, il lui appartient. Mais on ne tarde pas à répondre au défi ; les lutteurs s'approchent, commencent par se frapper dans la main en signe de bonne

amitié, s'adressent quelques mots à voix basse, puis ils se saisissent mutuellement, ils se pressent, ils s'épient, ils essaient de se donner le croc en jambe, ils s'enlacent parfois et tombent ensemble; mais pour qu'il y ait victoire proclamée, il faut que l'un des deux champions renverse l'autre sur le dos. Alors un des juges s'élance, prend le vainqueur dans ses bras et le montre à la foule qui le salue de ses bravos.

Les lutteurs de Bretagne ont toujours été célèbres; Scaliger appelle les Bretons « une race intrépide, habile dans l'art de la palestre grecque. » Nos lutteurs étaient autrefois entretenus aux frais de l'état; le connétable de Richemont, duc de Bretagne, en menait à sa suite lors de son voyage à Tours, et les fit lutter devant la cour de Charles VII.

A l'entrevue du camp du drap d'or, il y eut des luttes où les Anglais furent vainqueurs des lutteurs français, mais ils n'auraient pas été de force, disent les historiens, à le disputer aux Bretons.

Les luttes terminées, on revient danser et l'on ne se retire qu'au coucher du soleil.

Il est rare que chaque aire-neuve ne fournisse pas à nos poëtes le sujet d'une chanson nouvelle; nous en avons vu un exemple dans la ballade du marquis de Gwerrand. Nous allons en donner une autre, mais d'une nature moins tragique; elle se chante en Basse-Cornouaille.

VII

SOUN AL LEUR-NÉVEZ.

(Les Kerné-îzel.)

Ma zud oa oet d'al leur nevé,
Ha mé d'ho heul da fest ivé !

D'al leur-né oant oet d'ar maner,
Fé vié bet gan in chomm d'ann ger !

Potred éno na vanké ket,
Na merc'hed koant, ho! ken-neubed ;

Strinko a réé ma c'halon
Kléout ar zonérien o son.

Ken wéliz eur plac'h o tansal,
Hi ken drant 'vel eunn durzunal,

Hé daoulagad ével glizin
War eunn bleun spern-gwenn d'ar vintin,

Hag hé ken glaz 'vel bleun- al-lin.
Hé dent ken kaer ével mein-fin ;

VII

CHANSON D'AIRE-NEUVE.

(Dialecte de Basse-Cornouaille.)

Les miens étaient allés à l'aire-neuve, et moi d'aller aussi avec eux, à la fête.

Ils étaient allés à une aire-neuve, au manoir ; ce n'est pas moi qui serais resté à la maison !

Les jeunes garçons n'y manquaient point, croyez-le, ni les jolies filles non plus.

Mon cœur bondissait d'entendre les sonneurs sonner,

Quand je vis danser une jeune fille. Elle était aussi éveillée qu'une tourterelle ;

Ses yeux brillaient comme des gouttes de rosée sur une fleur d'épine blanche, à l'aurore,

Et étaient bleus comme la fleur du lin ; ses dents aussi belles que des pierres fines ;

Hé zremm ken drant ha ken laouen.
Ha hi mont da zellet ouz-en,

Ha mé mont da zellet out-hi,
Ha mé mont goudé d'hi bédi,

D'hi bédi 'vid eur jabadaou
Ha ni war ann dachen hon daou !

Tremé oamp gand ann abaden,
Mé waské ar hi dornik wenn ;

Hi da c'hoarzin, c'hoarzin ken douz,
'Wit d'eunn el deuz ar baradouz;

Ha mé mont da c'hoarzin out-hi,
Ha né garann mui német-hi.

Mé iélo d'hi gwélet, hennoaz,
Eur voulouz gan-in, hag eunn groaz,

Eur voulouzen du hag hé groaz,
Prennet é foar Sant-Nikolaz,

Sant-Nikolaz, hon paéron braz,
A vo brao ar hi kougik noaz ;

Hag ouspenn, eur walen argant
Da vontad ar hi bézik koant,

Son air vif et joyeux; et elle de me regarder,

Et moi de la regarder, et moi d'aller, un peu après, l'inviter,

L'inviter pour un jabadao, et nous voilà en danse!

Comme nous dansions, je pressai sa petite main blanche;

Et elle de sourire, de sourire aussi doucement qu'un ange du paradis;

Et moi de lui sourire, et je n'aime plus qu'elle.

J'irai la voir, ce soir, et lui porterai un velours et une croix,

Un velours noir avec sa croix, que j'ai achetés à la foire de Saint-Nicolas,

De Saint-Nicolas, notre grand patron [1]; cela fera bien sur son petit cou nu;

Et de plus une bague d'argent, pour mettre à son joli petit doigt,

[1] C'est celui des amoureux.

Da lakat out-han da vijou,
Ma zonjo d'imé wéc'higou.

O tont enndro a di ma dous,
Digont gan-in 'r c'himiner kouz ;

'R c'himiner kouz é meuz kaet,
Hag ar zon man en deuz saet.

Pour passer à son doigt, afin qu'elle pense à moi quelquefois.

En m'en revenant de chez ma douce, le vieux tailleur me rencontra;

J'ai rencontré le vieux tailleur, et il a fait cette chanson.